

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 5

Artikel: Marguerite l'effeuilleuse : nouvelle vaudoise : [suite]
Autor: H.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196729>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

gnité avec laquelle nos populations se sont comportées dans cette grande manifestation patriotique. On nous affirme qu'à Lausanne, par exemple, la Direction de police n'a reçu aucun rapport signalant un désordre quelconque, soit dans la rue, soit dans les établissements publics; tout s'est convenablement passé.

Un agent, à qui nous demandions des renseignements à ce sujet, nous disait :

» Je vous assure, monsieur, que c'était admirable. On n'a presque rien eu à faire. Les pintes, les cafés étaient aussi tranquilles qu'un jour ordinaire; des gens gais tant qu'on voulait, de bonnes vieilles chansons, mais pas le moindre boucan... On aurait même voulu un peu plus de bruit pour une fête comme ça... c'est vrai !

» Et puis, ce qu'il y a de beau, c'est qu'on ne voyait pas un individu pris de vin. Il y avait bien de bonnes petites pointes, mais rien de trop. La Société de tempérance, qui avait tant peur, n'aurait pas moins pu boire.

» Et la nuit, jamais je n'ai vu un calme aussi tranquille : à minuit tout était réduit ».

Nous avons entendu nombre de gens s'écrier avec émotion, à la vue de cette superbe fête : « Et dire que de toute cette génération qui se livre actuellement à tant de bonheur et de joie, il ne restera pas un seul individu debout lorsqu'on fêtera, en 1998, le deux-centième anniversaire de notre indépendance !... En tout cas, il ne fera jamais un temps aussi beau qu'aujourd'hui ».

Tout cela est très probable; mais il ne serait cependant pas impossible que parmi ceux de nos contemporains qui ont aujourd'hui, 15, 16, et même 18 ans, soient encore vivants en 1998 : on a tant d'exemples de longévité. Vous connaissez sans doute cette histoire racontée par Lamartine qui, voyageant en Italie, vit un vieillard assis sur un banc et pleurant à chaudes larmes. Il lui demanda le sujet de son chagrin : « Mon père m'a battu ! » répondit le vieillard. Et, à ce moment, un second vieillard, beaucoup plus âgé que le premier, apparut, s'écriant avec colère : « C'est un étourdi ! il vient de faire tomber mon père ! Et, aussitôt, un troisième vieillard se montra, disant : « Oui, il a été corrigé comme il le méritait ! »

D'autre part, nous lisons dans le *Petit Parisien* :

« Un des plus beaux vieillards que la France ait possédés est ce Jean Jacob, paysan du Jura, qui, le 22 octobre 1789, parut devant l'Assemblée nationale, accompagné de ses enfants. Il venait d'atteindre sa 120^e année. L'Assemblée se leva tout entière devant ce doyen.

» Il y a une douzaine d'années, vivait encore, au village d'Aubéry-en-Royans, la veuve Girard, qui avait été cantinière sous le premier empire. Elle avait 123 ans. Depuis l'âge de 112 ans, elle vivait exclusivement d'une soupe faite avec du pain et du vin. Elle mourut sans jamais avoir été malade, trouvant que la vie est courte.

» Est-il vrai, d'autre part, qu'on ait, en 1838, enregistré dans la Haute-Garonne le décès d'une femme âgée de 158 ans ? »

Quoi qu'il en soit, jeunes et vieux, remercions Dieu de nous avoir permis d'assister à la grande journée du 24 janvier, et que le souvenir de celle-ci reste à jamais gravé dans nos cœurs.

L. M.

Marque pour les pauvres

au XVII^e siècle.

On constate avec plaisir que grâce aux heureuses améliorations apportées au sort des classes pauvres, la mendicité disparaîtra bientôt entièrement dans notre pays; aussi a-t-on

peine à croire qu'on en faisait autrefois une véritable profession. Il fut même un temps où certains pauvres étaient brevetés, c'est-à-dire qu'ils portaient sur leur habit une médaille avec cette inscription :

AYEZ SOUVENANCE DES PAUVRES.

Nous trouvons à ce sujet dans le *Musée neuchâtelois* l'ordonnance suivante :

Le lieutenant général et gouverneur de Neuchâtel et Valengin, au maire de Valengin ou à son lieutenant, Salut !

Voyant le nombre des mendiants s'accroître de jour à l'autre, occasion de ce que plusieurs, au lieu de s'adonner au travail par lequel ils pourraient se subvenir, se glissent parmi ceux qui sont vraiment pauvres et dignes de l'aumône, à la surcharge du pays; est la cause que nous ordonnons de faire construire des *marques* lesquels les gouverneurs de chaque communauté apposeront et attacheront à la partie antérieure de l'habit des vrais pauvres, compris au rôle et dénombrement qu'ils en ont fait, afin qu'estant reconnus, on les assiste plus librement; et s'il y en a aucun d'eux qui refusent de porter telle insigne de pauvreté ils seront exclus de l'aumône. Quant à ceux qui sont assez robustes et avancés en âge pour travailler, les dites communautés s'en serviront et les feront ouvrir à ce qui est nécessaire au public, soit pour réfaction des chemins qu'autres occasions, et ce en leur suppléant l'aliment et nourriture requise. Et afin que chacun se puisse conduire selon ce, et que personne n'en prétende excuse d'ignorance, vous ferez publier le présent, dimanche prochain, au prosne des églises rières votre charge. Et quoi ne ferez point de faute.

Du Chateau de Neuchâtel, le 3 février 1623.

(Signé) WALLIER.

Le coup de chapeau du président.

Les *Annales politiques et littéraires* relèvent un amusant incident qui s'est produit au cours de la fête tout intime qui a eu lieu récemment à l'Elysée et dont le programme comportait une séance de cinématographe.

On se souvient que le prince de Bismarck, sollicité naguère, par un journaliste allemand, de donner son impression sur le voyage de M. Félix Faure en Russie, n'hésita pas à déclarer qu'à son avis le président de la République s'était acquitté de sa délicate mission à la satisfaction de tous.

— Tout au plus, fit l'ancien chancelier, pourrait-on relever une légère incorrection dont le président s'est rendu coupable.

— Laquelle? se hâta d'interroger le journaliste.

— Oh ! peu de chose, reprit le prince. M. Félix Faure, passant dès son arrivée à St-Petersbourg la revue des cosaques, qui constituaient sa garde d'honneur, s'est contenté de saluer ces braves soldats en portant la main à son chapeau. Il devait lever son chapeau et saluer, ainsi que le prescrit le protocole.

M. Félix Faure, à qui ces lignes tombèrent sous les yeux, eut beau rappeler ses souvenirs, il lui fut impossible de s'assurer si la critique que lui adressait le prince de Bismarck était exacte. Il interrogea les personnes de son entourage qui avaient assisté à la scène en question, mais nul ne put lui dire s'il avait salué de la main ou du chapeau.

Or, voici qu'avant-hier le cinématographe reproduisait précisément la scène de l'arrivée de M. Félix Faure à St-Petersbourg. Et chacun put voir le président s'avancer à pas lents devant le front de la garde d'honneur, puis lever tout à coup son chapeau, d'un geste large et correct, ce geste que tous les Parisiens connaissent bien.

Le prince de Bismarck s'était trompé; le protocole était sain et sauf. Voilà M. Félix Faure maintenant rassuré.

Et c'est ainsi que s'écrira désormais l'histoire, par le cinématographe.

Combien de jours un individu bien portant peut-il rester sans dormir ?

Deux médecins, MM. Patrick et Gilbert, de l'Université de Yowa, voulaient dernièrement résoudre ce petit problème.

En conséquence, M. Gilbert et deux autres sujets se prêtèrent à l'expérience; ils restèrent quatre jours et trois nuits sans sommeil. L'expérience ne fut pas poussée plus loin, l'état de prostration d'un des sujets semblant pouvoir devenir dangereux.

Pour deux des expérimentateurs, la troisième nuit fut extrêmement pénible. La lutte contre le sommeil devenait de plus en plus difficile. Chez tous, le pouls s'était ralenti, et, chez l'un, la température s'abaissa. La rapidité de perception mentale diminua.

Une bonne nuit fit disparaître tous ces troubles. Mais il n'en résulte pas moins qu'il faut un tempérament bien spécial pour lutter contre le sommeil plusieurs jours de suite.

Combien Musset avait raison :

O doux, ô doux sommeil ! O baume des esprits !

C'est, après le souper, le premier bien du monde !

Marguerite l'effeuilleuse.

NOUVELLE VAUDOISE

IV

L'aubergiste espérait bonnement que sa filleule deviendrait la femme de son riche cousin, et ne voyait de plus sûr moyen pour arriver à ce résultat que la désunion entre le père et le fils Cornaz. En effet, ces deux natures opiniâtres et pourtant peu disposées à un rapprochement devaient enfin à une rupture complète, après laquelle Abram Cornaz devait reporter toute son affection sur la jeune fille, et ne pouvait lui en donner de meilleure preuve qu'en l'épousant. Une scène qui eut lieu à la ferme sembla favoriser les vues de l'oncle Samuel, au moins en ce qui concernait la rupture attendue. Avant de la raconter, il nous paraît bon de donner quelques explications qui feront comprendre comment elle fut amenée. Quelques allusions détournées de l'aubergiste, colportées dans le village, avaient fait pressentir à quelques personnes un mariage entre le père Cornaz et Marguerite. Parmi ces dernières, il en était plusieurs qui ne demandaient pas mieux que de se *mettre bien* avec la future maîtresse de la riche ferme, pensant que d'une manière ou d'une autre elles en retireraient quelque avantage. Un moyen adroit de gagner l'affection de Marguerite était de lui faire des avances pendant qu'elle n'occupait encore qu'une position subalterne; aussi la jeune fille reçut-elle plusieurs invitations pour des *veillées*. Mais tout en étant touchée de ces intentions, elle ne se rendait pas dans ces réunions, parce qu'avec le sens droit que nous lui connaissons, elle sentait bien qu'en acceptant elle se trouvait dans une fausse position. Cependant, un dimanche soir que son parrain avait organisé une *dansé* à la *Croix-Blanche*, elle fut tellement pressée par lui qu'elle se décida à y aller. Le digne aubergiste avait un double but en désirant que la jeune fille s'y rendît. D'abord c'était de voir l'effet que cela produirait sur Abram Cornaz qui, jusque-là, n'avait pas dissimulé la satisfaction que lui causaient les refus de Marguerite lorsqu'on la sollicitait de prendre part à une réunion du genre de celle qui aurait lieu chez lui. D'un autre côté, il comptait un peu sur la présence de la belle *effeuilleuse* pour attirer les garçons en grand nombre et, conséquence immédiate, pour avoir un bon débit et faire une bonne recette.

Le soir du dimanche en question étant arrivé, trois vigoureux musiciens prirent place dans la grande salle de la *Croix-Blanche*, et l'auberge fut bientôt remplie de danseurs et de buveurs. Les jeunes gens des deux sexes qui étaient venus dans l'intention bien arrêtée de faire une bonne *sautée* s'en donnaient à cœur joie. Marguerite, le père et le fils Cornaz étaient aussi venus, mais, à l'inverse de ce qu'on pouvait attendre, le vieux Cornaz se trouvait dans la salle de danse et le jeune dans une des chambres à boire, où ne siégeaient que quelques patriarches de l'endroit, pour qui les émotions de la danse étaient inconnues. Antoine, sombre et préoccupé, était attablé devant une bouteille

qu'il laissait intacte, lorsqu'il fut rejoint par deux ou trois de ses anciens camarades, assez mauvais drôles, qui se firent un méchant plaisir de l'irriter et d'exciter ce caractère naturellement emporté.

— Hé bien ! on dit qu'elle ne veut pas de toi, cette belle effeuilleuse, dit l'un.

— Parbleu, la fine mouche, dit un second, elle sait ce qu'elle fait, elle trouve que c'est plus sûr de s'adresser à la barbe grise.

— C'est donc pourquoi, reprit le premier, elle a dansé avec ton père.

En disant cela, le mauvais drille savait qu'il mentait effrontément, puisque le père Cornaz s'était borné au rôle de spectateur.

Le cerveau déjà ébranlé du pauvre Antoine ne put résister à ces perfides insinuations, et il sortit sans dire un mot, les yeux animés par la colère et bien décidé à faire un éclat.

Le lendemain l'occasion désirée se présentait ; en traversant la grande cuisine de la ferme, Antoine aperçut deux pauvres diables à peine couverts de quelques haillons, faisant honneur à la soupe et au pain qu'on venait de leur servir. Nous croyons avoir dit quelque part que le fils d'Abram Cornaz avait bon cœur ; il donnait volontiers et beaucoup ; aussi la présence de mendiants dans la maison de son père ne le contrariait pas ordinairement, mais ce jour-là il cherchait une occasion de blesser l'amour-propre très-vif de Marguerite ; et comme il savait que la jeune fille avait l'habitude d'accueillir largement les pauvres, il profita de la circonstance pour l'humilier.

— Est-ce mon père qui vous a ordonné de recevoir ces gens-là ? demanda-t-il à une des servantes : il parlait de manière à être entendu de Marguerite, qui travaillait dans une chambre dont la porte était ouverte sur la cuisine.

C'est Mademoiselle Marguerite qui les a reçus, répondit avec empressement la servante interrogée ; et en disant cela elle appuya avec affectation sur le mot demoiselle.

— Eh bien ! rappelez-vous une fois pour toutes que Mademoiselle Marguerite n'a rien à permettre ici ; elle est servante comme vous, recueillie par charité, rien de plus, rien de moins. Après avoir dit ces mots en élevant la voix, Antoine sortit en tirant avec force la porte après lui, mais sans avoir jeté un regard sur la pauvre effeuilleuse. Celle-ci devint pâle comme une figure de cire, ses mains laissèrent échapper l'ouvrage de lingerie auquel elle travaillait, et un petit tressaillement agita tout son corps comme si elle eût éprouvé les frissons qu'occasionne un froid intense. Il y avait dans les paroles qu'elle venait d'entendre de la petitesse et de la brutalité. Insensible, en apparence du moins, aux chuchotements et aux rires étouffés qui, de la cuisine, arrivaient à ses oreilles, elle appuya sa tête sur sa main et se laissa aller à de pénibles réflexions. En vain, repassait-elle dans sa mémoire ses moindres actions depuis son entrée chez Abram Cornaz, elle n'en trouvait aucune qui justifiait les procédés d'Antoine à son égard. La dureté de ce dernier blessait d'autant plus le cœur de la pauvre enfant que celle-ci n'avait pu se défendre d'éprouver un intérêt sincère pour le fils de son maître, à la pensée qu'il n'était pas heureux et souffrait de quelque peine cachée. Après avoir réfléchi un moment, elle prit une grande résolution, celle de quitter la ferme.

A peine Antoine avait-il prononcé les paroles grossières que nous avons citées plus haut, qu'il les regretta ; il fut sur le point de rentrer pour demander pardon à la jeune fille, mais il n'osa pas ; animé tout à tour des sentiments les plus contraires, il trouvait sa conduite parfaitement juste, et un instant après il la trouvait odieuse. Son agitation était telle qu'elle fut aussitôt remarquée par l'oncle Samuel, qui arriva sur ces entrefaites. Aux questions de l'aubergiste, Antoine répondit par un brusque *au revoir*, et il s'éloigna à grands pas.

(A suivre.)

Faut portant pas tráo économisé.

L'est on boun'afféré què d'êtré ménadzi ; et cein vaut bin dè mi què d'êtré rupian ; mà po que cein aulè bin pertot, faut qu'on aussè po no gouvernà sà à fédérat, sà à cantonat, sà à communat, dâi citoyens qu'aussont on bocon cousin dâi z'impout et que ne dispeinséyont pas l'ardzeint qu'on payé à receviâo po dâi folerà.

Eh bin, la commouna dè B... a lo bounheu d'avâi deîn la municipalità on homme dè elia sorta, qu'arrètè franc-k-et net sè collèges quand l'est què peinsè què vont tráo liein rappoo à l'ardzeint.

Lo conseil générât dè B... avâi decidâ dè fèrè cauquies reparachons à la pinta dè coumon, qu'ein avâi grând fautâ. Quand dôn lè maçons eurent rembotsi lè mourets, que lo tatèret eut retenu lò tât et que lo menüsier eut rabistoquâ lè portès et passâ ein couleu lè contrèveints, m'eimlévine se la maison n'êtai pas asse galèza que la carrâie à l'assesseu. Assebin po tot bin assorti, ion dâi municipaux proposâ dè ne pas reposâ su la porta lo bet dè lan su quiet lât avâi *Pinte*, mà dè fèrè fèrè ona vretablie ein-seigne peindî à n'on bré ein fai, et tota la municipalità fe bin d'accœo. Mà quand faillu decidâ cein qu'on mettrâ su cl'einseigne, y'ein eut ion que proposâ dè lât fèrè mettrè lè *trâi Suisses*, et dè derè dinsé à la pinte.

« Lè trâi Suisses ! Lè trâi Suisses ! fe ein branlein la teta lo municipau qu'êtai po l'oodre et l'économie : mè seimblie qu'on n'a dza pas tant mau dèpeinsâ tant qu'orâ ; metteint z'ein vâi d'aboo ion po commèinci, et pi ne vairein pe tard ! »

Cé que va ào prédzo po dou francs.

On gaillâ que saillèssai d'on ne sâ iò, êtai venu pè-châotrè et l'âi s'êtai mariâ. Compto que n'avâi jamais êta au catsimo et que n'avâi pas êta reçu, kâ n'avâi jamé met lè pi à l'égliste et s'êtai mariâ vai lo dzudzo dè pè.

Coumeint lè dzeins dè per tsi no vont prâo ào prédzo la demeindze, la fenna à cé coo êtai on bocon vergognâosa de cein que s'n'homme lât allavè pas, et quand bin le coudessâi prâo lât derè dè lât allâ, volliâvè pas, et cein fasâi dèvesâ lè fennès vai lo bornè.

On matin la fenna lât dit : Tè baillo dou francs se te va ào predzo.

— Ah ! se te mè baillè dou francs, lât vu prâo allâ, se repond l'homme, et sè va razâ et veti po ètrè prêt po n'hâorès, que lo prédzo senâvè. Lât allâ, et quand reveigne, sa fenna lât fâ : Et pi ?

— Et pi ? Eh bin lât su z'u ; mà lât fâ galé à voutron prédzo : Y'ein a ion qu'est gangelhi su on espèce dè boufet, que dèvesè, que dèvesè, que n'ia rein à derè què por li.

La freili !

Pour répondre au désir qui nous a été exprimé par plusieurs de nos lecteurs, nous publierons, dans notre numéro de samedi prochain, une reproduction du transparent qui ornait le bureau du CONTEUR, lors de la fête du Centenaire.

Le CONTEUR est en vente dans les kiosques et à notre bureau. — Prix 10 CENTIMES.

Boutades.

Le jeune Toto, à qui son père a donné de beaux joujoux, a d'abord poussé des cris de joie, puis est devenu songeur.

— A quoi penses-tu ? lui demande-t-on.

— Je pense que .. c'est bien dommage de n'avoir qu'un seul papa.

On vantait, en présence d'un chanoine originaire de la partie allemande du canton de Fribourg, le talent oratoire de Mgr Merrimod, le prédicateur éminent, à l'élocution facile, à l'improvisation brillante.

« Je ne dis pas le contraire, répliqua le chanoine déjà jaloux de l'éloge, mais remarquez que dans l'art de la brédicazion, chaî un avantache sur sa Grandeur, c'est que moi je buis m'exbrimer et brècher dans les teux langues ! Che barle involontairement l'allemand et le vrançais. »

A l'école du clairon. — L'adjudant interroge un bleu sur la théorie des sonneries :

— Voyons ! supposez que vous soyez devant la porte de la caserne et que vous entendiez la « générale », qu'est-ce que vous feriez ?

— Mon adjudant, on connaît ses devoirs vis-à-vis des conjoints des supérieurs : je la ferais entrer au quartier.

C'était deux jours avant la fête. Une grande fillette gourmandant son petit frère sur la place de la Palud lui disait : « Si tu continues à faire le méchant, je te mettrai en prison le jour de l'Indépendance ! »

C'était dans une grande ville de province, à l'inauguration de je ne sais plus quoi.

Trente mille personnes étaient assises en rond sur des estrades, pour contempler un badinage quelconque.

Tout le monde était découvert.

Un monsieur, un seul, se tenait debout, le chapeau sur la tête, à l'entrée d'une tribune.

— Chapeau bas, crie une voix.

Le monsieur ne bronche pas.

Cinquante voix s'en mêlent.

On crie, on siffle, on trépigne, on hurle.

Le monsieur se retourne enfin :

— Vous êtes tous des lâches, s'écrie-t-il, tous ! et je vous défie !...

Le monsieur tire alors de sa poche des paquets de cartes qu'il jette à droite et à gauche.

Chacun en saisit une et lit avec étonnement :

ADOLPHE CARMACHU

VOYAGEUR POUR VINS DE CHAMPAGNE.

Hôtel de... rue de...

« Messieurs,

» Veuillez me pardonner le moyen que je suis obligé de prendre pour faire connaître mon adresse dans une ville où je n'ai que peu de relations.

» Mon intention n'était pas de vous offenser, mais de vous apprendre que — seul — je puis vous fournir à des prix modérés les meilleurs champagnes de tous les crus.

» J'ai l'honneur, etc. »

Un voyageur récemment débarqué sur une plage à la mode, discute le prix d'une chambre d'hôtel.

— Quinze francs par jour, fait l'hôtelier.

— Comment quinze francs ? On ne voit même pas la mer.

— C'est vrai, mais si vous saviez comme on l'entend toute la nuit !

Un Lausannois revenant d'Italie, raconte ses impressions à sa femme :

— C'était grandiose, et si tu savais comme j'ai pensé à toi en contemplant ces ruines !

La vie ressemble assez à un voyage en voiture ; pendant la première partie du voyage, nous sommes assis dans le sens de la voiture et nous regardons le chemin à faire ; pendant la seconde, nous sommes assis à rebours et nous regardons le chemin parcouru.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

Au bon vieux temps des diligences, par L. Monnet, jolie brochure, avec couverture illustrée, fr. 1, 50.

Causeries du Conteur vaudois. Choix de morceaux amusants en patois et en français. La première série (2^e édition illustrée) et la seconde sont encore en vente, à fr. 1,50 la série.

Chansonnier caudois, par C. Dénéreaz, fr. 1,80.

Au même magasin : Cartes de visite, de félicitations et de faire-part. — Impressions de factures, en-têtes de lettres, cartes de commerce, etc.

Registres de toutes réglures et de tous formats. — Confection sur commandes. — Copie de lettres et fournitures de bureaux.

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Heym.